



Myriam Watthee-Delmotte

L'efficace du rite et la production du sacré :

Taches aveugles des études littéraires

**EFFICACY OF RITUAL AND SACRALISATION:
TWO GAPS IN LITERARY STUDIES**

ABSTRACT

Paradoxically, since the end of the Second World War, the sensation of disaster and of the powerlessness of Literature goes along with an increasing production of books. Why does the printed book still fascinate and lead to such an exponential creation? The answers to these can be found in two aspects underrated in literary studies: the efficacy of ritual due to the specific organization of Literature, and the role that creative writing/ reading can play in a process of sacralisation, which leads to a re-enchantment of the world.

KEYWORDS

Contemporary Literature; The Sacred; Sacralisation; Ritual; Re-enchantment.

MYRIAM WATTHEE-DELMOTTE

Université Catholique de Louvain, Belgique
watthee@gmail.com

L'écrivain, en adaptant une matrice mythique de référence, remythise ainsi la littérature.
(Jean-Jacques Wunenburger)

Le phénomène littéraire occupe un espace déterminé dans le champ culturel par l'interaction de subjectivités esthétiquement affectées (celles de l'auteur et du lecteur) et de stratégies collectives rationnelles de fabrication et de diffusion des objets-livres (éditeurs, médias). Posons d'emblée, à cet égard, un paradoxe : depuis la fin de la seconde Guerre mondiale, le sentiment du désastre et de l'impuissance de la littérature s'avère assorti d'une production qui ne cesse de s'accroître. Que peut la littérature tandis que les formes de création se démultiplient et se complexifient au gré des évolutions technologiques ? Pourquoi le livre imprimé continue-t-il à fasciner au point de faire l'objet d'une production exponentielle ? Nous tenterons d'apporter une réponse possible à ces interrogations en évoquant deux éléments encore largement impensés dans les études littéraires : la performativité du phénomène littéraire de par le mode ritualisé de son fonctionnement, et le rôle de la littérature en tant que productrice d'une forme de sacré propice à l'enchantement du monde¹.



La ritualité de la littérature

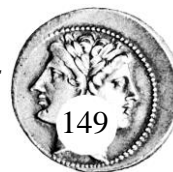
On sait que la littérature ne s'est constituée en tant que telle que par un lent mouvement d'émancipation à l'égard du contexte religieux, et plus spécifiquement liturgique. Ces origines sacrales légitiment par principe l'examen des résidus rituels du fonctionnement de la littérature. Néanmoins, il s'agit en grande partie d'une tâche aveugle de la science des textes littéraires, l'amnésie exprimant souvent une position idéologique. Si Victor Turner² a mis l'accent sur la ritualité du théâtre et si Paul Zumthor a montré que certains genres qui engagent un mode opératoire oral et collectif, tel le conte, sont des formes rituelles³, il est moins fréquent de réfléchir sur le mode le plus communément répandu de la littérature contemporaine en Occident, soit la production de livres destinés à la lecture silencieuse. Cependant, il est opportun de se demander en quoi la forme littéraire moderne la plus banale et la plus protéiforme qu'est le roman peut encore, d'une certaine façon, rejoindre le rite en ce qui concerne les ressorts spécifiques de son efficacité.⁴

Pour distinguer clairement les rites des simples codes et conventions, Claude Rivière les définit comme un « un ensemble de conduites individuelles ou collectives, relativement codifiées, ayant un support corporel (verbal, gestuel, postural), à caractère plus ou moins répétitif, à forte charge symbolique pour les acteurs et habituellement pour leurs témoins, fondé sur une adhésion mentale, éventuellement non conscientisée, à des valeurs relatives à des choix sociaux jugés importants, et dont l'efficacité attendue ne relève pas d'une logique purement empirique qui s'épuiserait dans l'instrumentalité technique du lien cause-effet »⁵. Ces précisions permettent de différencier le rite

de l'*habitus* : on parle de rite dès lors qu'il s'agit d'engager plus qu'un code : une symbolique, une axiologie et des affects, qui permettent de construire et de consolider une communauté symbolique. Un rite s'inscrit donc prioritairement dans des imaginaires partagés, qu'il réactualise à chaque emploi.

Il faut remarquer qu'un rite s'analyse en socio-anthropologie selon des paramètres qui rejoignent ceux de l'analyse littéraire, puisqu'on l'étudie en tant que séquence temporelle d'actions, ensemble de rôles, structure téléologique de valeurs, moyens ordonnés aux fins et système de communication⁶. Ces éléments invitent à reconsidérer un certain nombre de théories du texte et de la lecture, mais aussi, étant donné que le rite tient avant tout de l'ordre du faire, à s'intéresser à la médiologie et à la sociologie du livre. La problématique du rite donne ainsi un levier appréciable pour soulever des questions trop peu abordées encore en analyse littéraire, à savoir celle des valeurs véhiculées par les textes et de leur charge émotionnelle, dans lesquelles s'ancre une bonne partie de la performativité de la littérature.

À l'instar des rites, toute œuvre littéraire repose sur un ensemble de règles qui reproduisent un modèle qui délimite des rôles et des étapes, modèle reconnu pertinent parce que symboliquement signifiant, et dont le respect conditionne la production des effets attendus. Sa mise en œuvre, dans la création par l'auteur autant que dans l'interprétation par le lecteur, impose par ailleurs un ajustement à soi qui implique une certaine marge d'improvisation, garantissant l'actualisation. En termes littéraires, Dominique Maingueneau distingue en ce sens la « scénographie » qu'actualise chaque œuvre et la « scène générique » que chaque écrivain reproduit, dans la mesure où il renvoie « à un processus fondateur », c'est-à-dire à l'inscription légitimante dans un genre



discursif « dans le double rapport à la mémoire d'une énonciation qui se place dans la filiation d'autres et qui prétend à un certain type de réemploi »⁷. La scène générique, qui fait l'objet d'un consensus tacite et ne doit pas nécessairement être explicitée, est reproduite aux fins d'une reconnaissance, et afin de minimiser le risque, toujours possible en littérature et accentué depuis le primat romantique de l'innovation et de la singularité, de perdre en communicabilité.

Les rites, tant sacrés que profanes, sont en quelque sorte des moyens de limiter l'arbitraire du signe. C'est en ce sens qu'ils apparaissent comme une donnée exploitable thématiquement par les écrivains : rites de parole (ex. la déclaration d'amour) ou d'écriture (ex. le testament) en priorité, mais pas exclusivement (ex. le deuil). C'est pourquoi étudier le rite en tant qu'élément thématique convie nécessairement à investiguer du côté de la structure du texte, qui souvent n'est pas indifférente et peut même se calquer sur la structure rituelle évoquée. La logique textuelle reste toutefois prioritaire et ne s'inféode pas à la logique anthropologique d'un rite, qu'elle peut même éventuellement contredire pour mettre en relief son propre univers axiologique⁸.

Un premier jalon de recherches structurales à l'égard du rite en littérature a été posé par Simone Vierne, qui s'est intéressée à la structure de l'initiation qui, souvent, marque les textes qui touchent les grandes questions existentielles humaines⁹. Laurent Déom l'a relayée en affinant l'analyse par l'observation des ressorts sémiotiques et symboliques de l'efficacité réelle des récits, en particulier pour la jeunesse¹⁰. Il est opportun de réfléchir dorénavant d'une manière globale à la force structurante qu'induit la présence d'un rite dans un récit, qu'elle soit thématique (ex. la confession) ou formelle (ex. la litanie). D'autre part, il faut observer l'homologie de l'opération de lecture elle-même avec un processus rituel¹¹.

Les rites institués peuvent servir de modèles aux littérateurs, *a fortiori* les rites religieux qui présentent une signification éprouvée. Inscrits dans une civilisation aux racines judéo-chrétiennes, les écrivains s'avèrent rarement totalement amnésiques à l'égard de l'héritage culturel des religions, déclarant une appartenance confessionnelle ou non. On peut explorer en ce sens certaines modalités selon lesquelles, par exemple, confessions et prières font retour en littérature. Plus généralement, une certaine efficacité littéraire peut aussi reposer sur les rites profanes qui gèrent la vie collective et les échanges interpersonnels, convoquant une charge émotionnelle et jouant un rôle intégrateur. Entre autres, il convient d'interroger les formes rituelles de l'écriture en termes d'interférences génériques. Par exemple, le recours au journal intime ou à la lettre, formes écrites particulièrement ritualisées, entraînent des implications quant au travail du lecteur confronté à l'herméneutique d'un roman qui reposerait sur ces formes diariste et épistolaire. Mais la référence rituelle n'est jamais qu'une possibilité : la littérature peut fort bien se passer de renvoyer à des rites, et la référence elle-même n'est pas nécessairement conscientisée.

La question des rapports entre littérature et ritualité peut s'articuler autour de trois questions essentielles qui correspondent à trois paramètres fondamentaux du rite, en interrelation constante : ses aspects fonctionnels (pourquoi le rite ?), opératoires (que fait le rite ?) et cognitifs (que dit le rite ?). Le pourquoi le rite tient essentiellement à sa fonction intégrative : pour les écrivains, il s'agit d'inscrire l'œuvre dans une perspective mémorielle porteuse d'identité, et d'intégrer ainsi une « tribu invisible », une communauté symbolique que Dominique Maingueneau appelle « discursive »¹² et Stanley Fish, « interprétative »¹³,

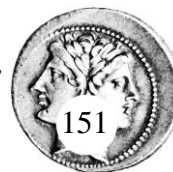


l'une et l'autre étant corrélatives. À la question « que fait le rite ? », Jean Cazeneuve a répondu que son effet premier est anxiolytique. Bernard Kaempf confirme que le rite « rassure ou renforce le sujet et lui permet de relever le défi du présent »¹⁴. De fait, si, comme l'avancent Pietro Citati¹⁵ ou Jean-Louis Chrétien, « le Mal, sous toutes ses formes, à tous les degrés et à toutes ses échelles, est l'objet essentiel du roman moderne »¹⁶, la littérature contemporaine trouve les marques de son efficacité dans la gestion des crises, qu'elles soient collectives, historiques, ou intimes, sur le mode d'un traitement discursif. Le poéticien Jean Burgos, qui octroie à la littérature pour fin première d'apporter « dans l'espace une réponse à l'angoisse de l'homme devant le temps »¹⁷, y voit même un accès au sacré : « Le rituel de réactualisation que constitue sa lecture fait bien sortir du temps profane et déboucher sur un temps différent, un temps à la fois primordial et indéfiniment récupérable, et qui, de ce fait, peut justement être dit sacré »¹⁸. Ce pouvoir du rite à exercer une action médiatrice, sécurisante et ordonnatrice s'avère indissociable de son caractère « hétérotypique » décrit par Louis-Marie Chauvet¹⁹, c'est-à-dire le fait que son langage, ses objets, ses postures, etc., introduisent les participants en un autre lieu que celui de la vie, selon le principe de liminarité mis en avant par Victor Turner et Jean-Yves Hameline²⁰. Il s'agit donc de gérer dans l'imaginaire ce qui reste hors d'accès dans le réel, espérant un effet-retour vers celui-ci. Il y va donc d'une espérance à l'égard de ce que Blanchot a appelé « l'espace littéraire »²¹. Le rite dit ainsi quelque chose d'essentiel quant à ses utilisateurs : il témoigne de leur appropriation personnelle du donné culturel qu'ils partagent avec leur milieu. Les œuvres peuvent exprimer la fascination pour l'efficacité rituelle, comme la crainte de sa déperdition d'énergie, le

souhait de redéfinir les rôles ; elles peuvent aussi dénoncer le leur.

Pour le dire en un mot, les rapports entre rite et littérature se clarifient lorsqu'on en met en regard des paramètres d'analyse interne des textes (comment un texte construit-il de l'intérieur une représentation et détermine-t-il la fonction de l'auteur, la place du lecteur, les modalités et enjeux de leur interaction ?) et les éléments médiologiques (quel est le support du texte ?) et contextuels (quelles sont les croyances ou valeurs concernées, quels sont les modes de légitimation convoqués?). Jouant tout à la fois sur des substrats mémoriels, marques identitaires à l'égard d'une culture, et sur la dimension symbolique du texte, la littérature représente pour l'auteur un pari sur la communication et le partage possibles à l'égard d'un lecteur inconnu, mais pressenti comme ce semblable avec qui peut se constituer un « nous » qui transcende les frontières et les époques. Dans la reprise indéfiniment renouvelable du texte offert en lecture, il s'agit de négocier un rapport à l'Altérité, que celle-ci désigne le Temps broyeur des hommes comme le suggère Jean Burgos, ou diverses modalités possibles de l'immaîtrisable sur le plan collectif ou individuel. Là réside le parallélisme de la littérature avec les visées et le fonctionnement des rites, qu'ils soient sacrés ou profanes. Au même titre que les rites, la littérature crée un effet de vide par rapport à l'immédiat, pour prendre une voie de traverse qui permette de surmonter ses éléments anxiogènes.

Cette approche du phénomène littéraire articule ainsi, selon leurs modalités de fonctionnement effectives, la dimension institutionnelle de la littérature, en tant que production régie par un univers social, comme l'ont analysé Bourdieu ou Heinich, et l'expérience littéraire relevant de la sphère intime et personnelle. De cette orientation découle la nécessité de faire droit tant l'appartenance des écrivains à une communauté



interprétative qu'à la singularité de leur position créatrice ; elle engage à articuler les études qui concernent la production des imaginaires à celles qui visent leur réception, en intégrant les éléments génériques et médiologiques, c'est-à-dire liés aux supports discursifs et matériels sur lesquels repose cette relation.

Les représentations littéraires sont ainsi à situer à l'intérieur d'une dynamique d'appropriation singulière et de reconfiguration du sens qui s'opère en fonction de valeurs partageables, et selon des modes d'échanges qui reposent, pour une part, sur des structures relationnelles reconnues ou rémanentes, et pour une autre part, sur l'activation de paramètres esthétiques, sensoriels et émotionnels qui favorisent la rencontre de singularités productrices d'invention. Cette perspective lie l'analyse esthétique à un questionnement éthique, et en particulier à la tension entre filiation et rupture, mémoire et oubli, dans laquelle s'ancrent toute production culturelle et toute possibilité d'interprétation. L'interrogation entraîne, au-delà de celle des héritages culturels ou des identités collectives, à s'enquérir des motivations profondes de la création selon une logique qui invalide la distinction traditionnelle réel/ fiction, car elle montre ce qui, dans les usages singularisés du fictif, conjure un réel problématique, insatisfaisant ou ingérable.

Le point de vue inédit de la ritualité permet ainsi d'articuler différents aspects du phénomène littéraire : la question de la mémoire culturelle et de l'intertextualité, des normes et des variantes, c'est-à-dire du processus de singularisation et d'ajustement à soi, des codes utilisés et du pacte de lecture, de la mimésis et de la dimension symbolique, etc. Tout particulièrement, la référence au rite permet de comprendre la performativité de la littérature hors le seul cas des performances collectives et au-delà de la seule pragmatique langagière, c'est-à-dire

en englobant les aspects axiologiques, affectifs et sensoriels de la lecture, en renfort des études telles qu'ont pu les mener Catherine Millot par une approche psychanalytique²², Laurent Déom ou Marie-Hélène Boblet par une heuristique sémiotique et phénoménologique²³. Ces différents paramètres permettent de comprendre le rôle identitaire joué par la littérature durant des siècles de civilisation occidentale et le maintien d'une forme partagée de « plaisir du texte », selon les mots de Barthes, indépendamment du recul de son prestige social.

Le sacré

Selon Nancy Huston, « en se présentant comme une fiction, en nous permettant de la *choisir*, la littérature nous dégage, un temps des obligations et des contraintes des innombrables fictions *subies*. Elle nous fait le cadeau d'une réalité qui, tout en étant reconnaissable, est en même temps autre : plus précise, plus profonde, plus intense, plus pleine, plus durable que la réalité dehors. Dans le meilleur des cas, elle nous donne des forces pour retourner dans cette réalité-là et la lire, elle aussi, avec plus de finesse [...] »²⁴. Plus que tout autre pratique, la littérature engage en ce sens à réfléchir au pouvoir des imaginaires. Les travaux de Gaston Bachelard, Gilbert Durand, Paul Ricoeur, Cornelius Castoriadis, Jean-Jacques Wunenburger, entre autres, ont jeté les fondements d'une nouvelle théorie de l'imagination en montrant comment l'imaginaire joue le rôle d'interface : il est le filtre à travers lequel le sujet saisit le monde, l'interprète et le rend signifiant. Les recherches sur l'imaginaire littéraire (c.-à-d. verbalisé et esthétisé) se concentrent généralement sur les sources des représentations et sur les enjeux de la fiction, mais il importe qu'elles s'attachent aussi à montrer que l'imaginaire



littéraire n'est pas une simple modalité de la fiction, mais un moyen qui permet au sujet accéder à la culture et construit son rapport à l'Histoire et au monde.

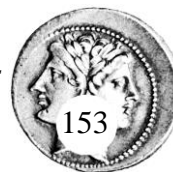
Sur cet horizon, il faut souligner entre autres la singularité du fait littéraire dans le domaine des productions discursives par son articulation différentielle aux formes traditionnelles du sacré (religions, rites et mythes) dans le contexte de la crise du sens qui frappe le monde occidental depuis la seconde moitié du XIX^e s., et spécifiquement l'extrême contemporain, marqué par l'absence d'arrière-monde. En réponse, certaines formes littéraires et certaines figurations d'auteurs semblent en effet pouvoir s'offrir comme des accès, dans la sphère profane, à une certaine expérience du sacré.

Les rapports entre le littéraire et le sacré sont généralement abordés, dans le domaine français contemporain, en se focalisant sur les représentations du divin, l'intertextualité biblique ou liturgique²⁵, ou sur la dimension spirituelle de certains thèmes littéraires²⁶, voire sur la dimension théologique de leur contenu, selon ce que propose Jean-Pierre Jossua²⁷. Sur le plan formel, la poésie occupe une place privilégiée dans cette problématique dès lors que l'appel à une « structure d'horizon »²⁸, au fondement même de son mode d'écriture, la porte à prendre en charge l'expression d'un au-delà du visible et la dispose à tenter de trouver un langage pour l'épiphanie ou l'extase. En particulier, on a souligné les liens entre mystique, poésie et modernité et pointé le rôle crucial que peut jouer, dans une culture distancée des cadres religieux, les textes qui relatent l'expérience immédiate, solitaire et jouissive, d'un au-delà de soi qui fait entrevoir l'absolu, témoignant ainsi de la vivacité d'une « mystique sauvage » ou d'un « mysticisme athée »²⁹.

Il convient de prendre en compte ces apports, mais en proposant un déplacement

de la question. D'une part, il s'agit d'envisager le sacré dans l'acception élargie de l'anthropologie : à l'intérieur des communautés humaines, le sacré ne se prête pas à une localisation privilégiée dans le religieux, mais concerne l'expression, sous toute forme, du besoin d'un idéal partagé qui permette de fonder des identités collectives et des modalités d'une vie commune. Selon Régis Debray, trois actions conditionnent le processus de sacralisation par lequel toute collectivité s'instaure comme telle : séparer, rassembler, exhausser³⁰. À ce jour, peu d'études ont tenté d'évaluer dans quelle mesure et sous quelles formes la littérature contribue à cette dynamique ; il s'agit d'un silence de l'historiographie littéraire, *a fortiori* dans le domaine français contemporain, marqué par le primat de la laïcité³¹. D'autre part, il conviendrait de redonner une place au récit, qui est au fondement de l'expression des mythes, mais aussi de la généricité dominante de la modernité – le roman représente un pan essentiel de la production littéraire française contemporaine –, et qui s'éclate en diverses formes hybrides par lesquelles la littérature renouvelle ses cadres d'expression durant les dernières décennies³².

On rejoint ainsi l'hypothèse de Jean-Pierre Dupuy, selon laquelle « c'est le sacré qui nous a constitués en tant que communautés humaines »³³ et c'est l'aveuglement paradoxal dans lequel l'homme se situe à l'égard de son propre besoin de sacré qui est le fondement même de la raison contemporaine. Les origines de la crise du sacré remontent en France aux Lumières ; elle est activée par différents « maîtres du soupçon »³⁴ et connaît depuis le XX^e s. plusieurs soubresauts liés aux désastres politiques, humanitaires, écologiques, financiers vécus désormais à l'échelle planétaire, qui conduisent à abattre les anciennes idoles, mais relancent indéfiniment le besoin de sens qui définit l'humanité. L'hypothèse complémentaire est



donc celle de la validité paradoxale de la notion de « sacré », qui reste opérante dès qu'il est question de réalités institutionnalisées. Cette position impose la nécessité d'interroger les formes de la sacralisation dans le cadre de la culture contemporaine, c.-à-d. d'une société en évolution qui cherche et réinvente ses fondements, pour qu'elles mettent en lumière des pratiques et enjeux littéraires, et corollairement de l'*ethos* des écrivains, dans un sens similaire aux études récemment menées par Richard Conte et Marion Laval-Jeantet sur l'art contemporain³⁵.

Depuis deux siècles, la littérature française est marquée par l'autorité de la subjectivité³⁶, ce qui induit à convoquer le sacré dans son acception étymologique, à savoir : ce que l'être ressent comme ce qui le dépasse infiniment et qui mérite qu'il y « sacrifie » le meilleur de lui-même, jusqu'au risque de sa vie s'il le faut. Le sacré est de l'ordre du « croire » dès lors qu'il est ce qui permet de fonder des valeurs et d'enchanter le monde, qu'il le fasse sous la forme de religion, de formes diverses d'héroïsation, d'élan spirituel vécu dans l'intimité la plus étroite, d'idéaux collectivement partagés et constituant une communauté politique – Patrie ou Droits de l'homme par exemple –, etc. Il ne peut donc être question de viser une compréhension univoque et homogène du sacré, mais plutôt de trouver, dans la littérature française contemporaine, une série d'usages qui en sont faits, d'en évaluer les formes, d'en marquer les limites, en s'attachant entre autres aux modalités d'exercice, de partage et de contestation de ce sacré qui affleure en territoire profane. La faillite du sacré religieux traditionnel et la critique de différentes valeurs sociétales (ex. travail, famille, patrie...) dégradées au rang d'idoles ont pour corollaire l'émergence de formes nouvelles de fonction-sacrée ou d'effet-sacrée³⁷ dont la littérature est l'acteur et le témoin. Il s'agit, dans cette perspective, non

pas seulement d'envisager la littérature dans ses contenus, mais aussi dans ses formes, car comme le rappelle fort à propos Jean-Louis Chrétien, « *la pensée du roman est dans sa forme* »³⁸. Il s'agit en ce sens d'observer, en termes de performativité, comment la littérature fabrique du sacré, comment les écrivains interrogent le sacré et le produisent : par quelles pratiques d'écriture et quelles postures, par quelles interactions avec l'éditeur et le lectorat entre autres ?

Dès qu'on envisage la littérature comme lieu d'expérience du sacré, tant singulière (l'auteur, le lecteur) que collective (l'institution littéraire), il importe donc de considérer conjointement, et non isolément, thèmes et formes, texte et contexte, œuvre et *ethos* auctorial. À cet égard, le concept de « paratopie » avancé par Dominique Maingueneau³⁹ permet de penser le discours littéraire en deux volets corrélés : l'émergence d'un sujet et la constitution d'une communauté institutionnalisée. Deux orientations complémentaires doivent être convoquées : d'une part, l'analyse des œuvres (analyse littéraire, mémoire des textes et intertextualité, réflexion sur la généricité et sur les supports médiologiques, ancrages de la performativité discursive) et d'autre part, les « postures »⁴⁰ de l'écrivain (*ethos* auctorial, statut de l'auteur et processus de légitimation, figurations de l'écrivain et mises en scène de soi, poétique des archives, etc.). Ces deux aspects opèrent en effet en interaction permanente. On peut, au départ des représentations du monde dont la littérature française est porteuse, réfléchir à ce que le « laboratoire »⁴¹ des œuvres révèle des processus de sacralisation contemporains, et voir en quoi cette production propose un lieu hétérotypique d'expérience de sacré. Et il serait pertinent, comme y invitent certains chercheurs⁴², d'évaluer sans ornieres dans quelle mesure le christianisme, religion séculaire de la culture occidentale, forme



toujours le substrat de certains développements littéraires, fussent-ils amnésiques, déconnectés ou non instruits de l'histoire culturelle, profanes ou athées.

Comprendre les modes ritualisés et la sacralisation dont le discours littéraire et la posture des écrivains sont des vecteurs dans l'imaginaire collectif contemporain permettrait d'observer ce que la littérature active, c.-à-d. sa contribution au sacré comme *energeia*, qui, en définitive, pourrait expliquer que les œuvres littéraires continuent à enchanter, à faire office pour certains de talisman, même et peut-être surtout dans une période marquée sur le plan des imaginaires collectifs par la conscience du désastre planétaire et le sentiment de l'impuissance individuelle, par l'obsession de la mort et la doxa de l'infini suspens du sens. On le voit, ces questions s'ancrent pleinement dans l'étude des imaginaires en élisant pour objet ce qui, dans le monde culturel, prend en charge ce qui dépasse la rationalité. S'il faut en croire Nancy Huston, on est là au cœur même de ce qui distingue l'espèce humaine, qui est « l'espèce fabulatrice ».

Notes

¹ En guise d'hommage au Professeur Jean-Jacques Wunenburger, chercheur qui a montré la voie d'une innovation dans sa discipline en n'ayant aucune crainte de s'éloigner de la doxa, qui a soutenu ses ambitions par une haute exigence de rigueur épistémologique et qui s'est constamment montré ouvert au dialogue transdisciplinaire, nous souhaitons présenter ici non tant un article proposant un développement scientifique particulier qu'un bilan et une prospective des recherches personnelles dans

lesquelles nous nous sommes engagées, forte de son exemple. Qu'il soit ici pleinement remercié pour son rôle moteur au sein des études sur l'imaginaire et pour la stimulation constante qu'il a apportée aux chercheurs engagés dans cette orientation scientifique.

² Turner, V. W., *From Ritual to Theatre: The Human Seriousness of Play*, New York, Paj Publications, 1982.

³ Zumthor P., *Introduction à la poésie orale*, Paris, Le Seuil, 1983.

⁴ Nous avons développé cette question dans notre ouvrage *Littérature et ritualité. Enjeux du rite dans la littérature française contemporaine*, Bruxelles, PIE-Peter Lang, « Comparatisme et société » n°11, 2010. La synthèse présentée ici repose sur les acquis de cette recherche.

⁵ Rivière C., *Les rites profanes*, op. cit., p. 11. Cette définition reprend en l'affinant celle de Jean Cazeneuve dans *Les rites et la condition humaine*, Paris, P.U.F., 1958.

⁶ Rivière C., *Socio-anthropologie des religions*, Paris, Armand Colin, 1997, p. 83 et sq.

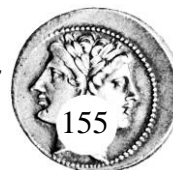
⁷ Maingueneau D., *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004, pp. 192-193.

⁸ Jacques, G., « Théorie et pratique du roman initiatique. De la nécessité des nuances », dans Watthee-Delmotte M. et Martens D. (dir.), *Cahiers électroniques de l'imaginaire* n° 3, 2005 : *Rite et littérature*, <http://www.uclouvain.be/centre-recherche-imaginaire>.

⁹ Vierre S., *Rite, roman, initiation*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1987.

¹⁰ Déom L., « Le récit initiatique : éléments d'analyse sémiologique et symbolique », dans *Cahiers électroniques de l'imaginaire* n° 3 : *Rite et littérature*, op. cit.

¹¹ Nous avons engagé une session du 9^e Congrès de l'Association *Word & Image*



consacré, à Montréal en 2011, à *L'Imaginaire*, sur la problématique : « Ritualité de l'art et de la littérature ». Les actes paraîtront dans la revue *Les Lettres Romanes* à l'automne 2013, dans un numéro spécial sous la direction de Laurent Déom et Myriam Watthee-Delmotte.

¹² Maingueneau, D., *op. cit.*, p. 75.

¹³ Fish, St., *Is There a Text in This Class ?*, Cambridge, Mass./ London, Harvard University Press, 1980 ; trad. fr. *Quand lire, c'est faire, L'autorité des communautés interprétatives*, Paris, Les Pairies ordinaires, 2007.

¹⁴ Kaempf B. (dir.), *Rites et ritualités*, Paris et Ottawa, Le Cerf, Lumen Vitae et Novalis, 2000, p. 29.

¹⁵ Citati P., *Le Mal absolu. Au cœur du roman du XIXe s.*, Paris, Gallimard, 2009

¹⁶ Chrétien J.-L., *Conscience et roman II, La conscience à mi-voix*, Paris, Minuit, 2011, p. 307.

¹⁷ Burgos J., *Pour une poétique de l'imaginaire*, Paris, Le Seuil, 1982, p. 396.

¹⁸ *Ibid.*, p. 145.

¹⁹ Chauvet L.-M., « Le rite et l'éthique : une tension féconde », dans *Le rite, sources et ressources*, René Devisch, Charles Perrot e.a., Bruxelles, FUSL, 1995, p. 151.

²⁰ Turner V., *Le phénomène rituel. Structure et contre-structure*, Paris, P.U.F., 1990 ; Hameline J.Y., *Une poétique du rituel*, Paris, Le Cerf, 1997.

²¹ Blanchot M., *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1955.

²² Millot C., *La vocation de l'écrivain*, Paris, NRF-Gallimard, « L'infini », 1991.

²³ Déom L., « La poétique de l'émerveillement. Principes théoriques et méthodologiques », dans *Esthétique et spiritualité I : Enjeux identitaires*, Decharneux B., Maigant C. et Watthee-Delmotte M. (dir), Fernelmont, E.M.E., 2012, pp. 133-164 ; Boblet M.-H., *Terres promises. Émerveillement*

et récit au XX^e siècle. Paris, Corti, « Les essais », 2011.

²⁴ Huston N., *L'espèce fabulatrice*, Arles, Actes sud, 2008, p. 189.

²⁵ Voir entre autres la revue *Graphè*, les travaux de Bercot M. & Mayaux C. (dir.), *Poésie et liturgie (XIX^e-XX^e s.)*, Berne, Peter Lang, 2006 ; Béatrice Bonhomme et Aude Préta de Beaufort ont entre autres organisé une rencontre scientifique sur les *Echos poétiques de la Bible* à la Sorbonne-Paris 4 et Nice en juin 2010.

²⁶ Voir entre autres Baude M & J.-M. (dir.), *Poésie et spiritualité en France depuis 1950. Spiritualité chrétienne, spiritualité athée*, Paris, Klincksieck, 1988 ; Sichère B., *Le Dieu des écrivains*, Paris, Gallimard, 1999 ; Godo E. (dir.), *La prière de l'écrivain*, Paris, Imago, 2004 ; Michel A. & A., *La littérature française et la connaissance de Dieu (1800-2000)*, Paris/ Genève, Le Cerf/ Ad Solem, 2008.

²⁷ Jossua J.-P., *La littérature et l'inquiétude de l'absolu*, Paris, Beauchesne, 2000 ; *La passion de l'infini. Littérature et théologie, nouvelles recherches*, Paris, Cerf, 2011.

²⁸ Collot M., *La Poésie moderne et la structure d'horizon*, Paris, PUF, 1989.

²⁹ Plouvier P. (dir.), *Poésie et mystique*, Paris, L'Harmattan, 1995 ; Vernet J., *Le XX^e siècle sera mystique ou ne sera pas*, Paris, PUF, 2002 ; Hulin M., *La mystique sauvage*, Paris, PUF, 1993 ; Bologne J.-C., *Le mysticisme athée*, Monaco, Le Rocher, 1995.

³⁰ Debray R., *Le moment fraternité*, Paris, Gallimard, 2009.

³¹ Saul J., *Les bâtards de Voltaire. La dictature de la raison en Occident*, Paris, Payot, 1993.

³² Dion R., Fortier F. & Haghenart E. (dir.), *Enjeux des genres dans les écritures contemporaines*, Québec, Nota Bene, 2001 ; Viart D. (dir.), Série « Écritures contemporaines », *Revue des Lettres Modernes*, Caen, Minard.



³³ Dupuy J.-P., *La marque du sacré*, Paris, Flammarion, 2010.

³⁴ Ricœur P., *De l'interprétation. Essai sur Sigmund Freud*, Paris, Le Seuil, 1965.

³⁵ Conte R. & Laval-Jeantet M. (dir.), *Du sacré dans l'art actuel ?*, Paris, Klincksieck, 2008.

³⁶ Voir les études de Bouju E., (dir.), *L'autorité en littérature*, Rennes, P.U.R., 2010 ; Schaeffer J.-M., *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Le Seuil, 1999 ; « Représentation, imitation, fiction : de la fonction cognitive de l'imagination », dans *Les lieux de l'imaginaire*, Chassay J.-F. & Gervais B. (dir.), Montréal, Liber, 2002, pp. 15-32.

³⁷ Hervieu-Léger D., *La religion pour mémoire*, Paris, Le Cerf, 1993 ; Dianteill, E., Hervieu-Léger, D. & Saint-Martin, I. (dir.), *La modernité rituelle. Rites politiques et religieux des sociétés modernes*, Paris, L'Harmattan, 2004 ; Dekoninck R. & Watthee-Delmotte M. (dir.), *L'idole dans l'imagi-*

naire occidental, Paris, L'Harmattan, 2005.

³⁸ Chrétien J.-L., *II*, *op. cit.*, p. 318.

³⁹ Maingueneau D., *op. cit.*

⁴⁰ Meizoz J., *Postures littéraires : mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine, 2007 : *La fabrique des singularités. Postures littéraires II*, Genève, Slatkine, 2011.

⁴¹ Barrère A. & Martucelli D., *Le roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, Ville-neuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2009.

⁴² Thélot J., *La poésie précaire*, Paris, P.U.F., 1997 ; Chrétien J.-L., *Conscience et roman I : La conscience au grand jour et II : La conscience à mi-voix*, Paris, Minuit, 2009 et 2011 ; Nancy J.-L., *La Déclosion (Déconstruction du christianisme, 1)*, et *L'Adoration (Déconstruction du christianisme, 2)*, Paris, Galilée, 2005 et 2010.